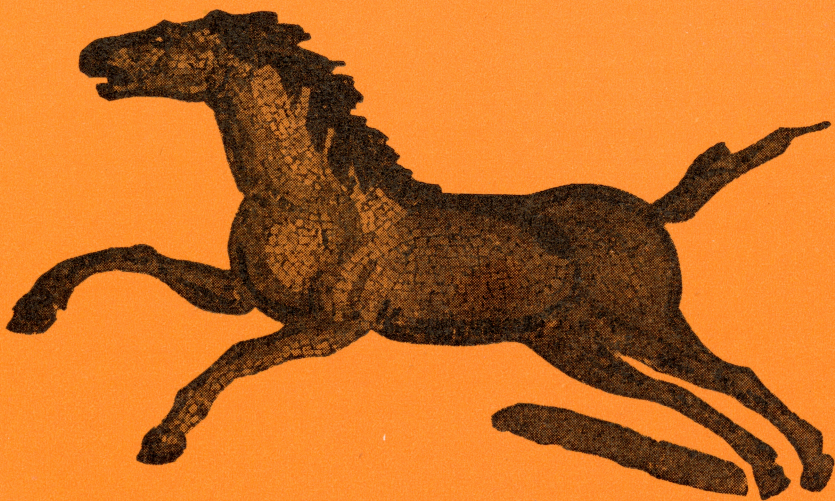


POUR L'ART



Lausanne-Paris - Janvier-Février 1954 - No **34** Septième année - Parution six fois l'an

Prix du numéro : Suisse, Fr. 1.25 France, Fr. 100.— Belgique, Fr. 15.— Espagne, 10 Pesetas

Cahiers Pour l'Art

DIRECTION : René Berger

REDACTION : Jeanlouis Cornuz, Raymonde Temkine,
Noël Arnaud, Vio Martin

ADMINISTRATION

SUISSE : Ile St-Pierre, Lausanne
Tél. 23 45 26, chèques postaux II. 111 46
Changement d'adresse : prière d'ajouter 50 ct.

FRANCE : M. et Mme Valentin Temkine
32, rue des Peupliers, Paris (XIIIe)
chèques postaux Paris 51-39-96

Sommaire

Jacques Mercanton : Sauf son visage
Clarisse Francillon : Trois anges sont venus ce soir
André Kuenzi : Jaques Berger
Suzanne Gervais : Marius Borgeaud
Jeanlouis Cornuz : La vieille femme
André Maurois : Aquarellistes anglais
Philippe Jaccottet : Observations
Madeleine Chabloy : La rythmique, méthode d'éducation par la musique
Michel Saponaro : Le musée Poldi Pezzoli
L.-E. Juillerat : Initiation à l'art roman
Notes - Echos - Projets

Editeur responsable : Association Pour l'Art
Imprimé en Suisse, à l'Imprimerie Pont frères, Lausanne
Présentation typographique : Ernest Pont
Couverture : Mosaïque romaine (Boscéaz p. Orbe)

Mouvement Pour l'Art

COMITE : René Berger, L.-E. Juillerat, JI. Cornuz

SECRETARIAT : Ile St-Pierre, Lausanne
Tél 23 45 26, chèques postaux II. 111 46

SUISSE : Carte de membre-adhérent : Fr. 10.—
Pour les étudiants et les apprentis : Fr. 7.—
(cahiers compris)
Abonnement aux cahiers seulement : Fr. 7.—

FRANCE : Adhésion (cahiers compris) : Fr. 500.—

Comité de patronage

Assurance
Mutuelle Vaudoise
contre les accidents
Lausanne

Câbleries et Tréfileries
de Cossonay

Maison
Fötisch Frères S. A.
Lausanne

« La Suisse »
Sté d'Assurances sur la vie
Lausanne

Lait Guigoz S. A.
Vuadens

H. Matthey, industriel
La Neuveville

Société de Banque Suisse
Lausanne

Charles Veillon
Lausanne

Imprimerie Pont frères
Lausanne

à qui Pour l'Art
exprime sa gratitude

sauf son visage

Le vent chasse les feuilles mortes : elles ont déjà brûlé et glissent, éteintes, entre mes doigts, avec la douceur de la neige. Une frise rouge-sombre, parmi des éclats d'or, demeure au faite des arbres, dans la brume, au-dessus du reflet des eaux. Quelques voiles se lèvent à l'horizon, portant la blancheur d'un soleil invisible, ombres soudain qui révéleraient leur corps. Les joueurs de football se tiennent au bord de la pelouse comme au rebord de la saison. Un souffle ! Ils n'attendent pas que le jeu les provoque à la course : ils s'élancent pour happer les derniers rayons de l'année.

Calme couchant d'arrière-automne, avec des odeurs de campagne, malgré l'air froid. Des figures paraissent dans les champs, occupées à des travaux sans lendemain. Il ne reste plus que ce lent revers de prairie, ces frondaisons défaites, cette marge du ciel, dans une sorte de mutisme de la nature qui la rend tout intime à l'âme. Elle se tait. Quelle voix réveille le silence ?

Une voix, une seule voix, quelques paroles dociles au rêve : — Tout passe sauf son visage... Je les ausculte au plus bas de mon cœur. Ce visage apparent dans les formes du monde comme dans leur destruction, dans ce voile de lumière comme dans la nuit qui vient, dans les jeunes corps vivants comme dans leur mort voisine. Ce visage déchiffrable au bout des lois profondes qui régissent la saison, la passion, la justice du destin, et qui hâtent notre cours de la vie. Visage de dépouillement et d'allégresse ! Il affleure à la crête de nos jours, en éclaire la souffrance, en berce les désirs,

et n'éteint pas ce feu de l'âme qui est notre seul bien, notre moi : « Wakeful anguish of the soul », cette vigilante angoisse de l'âme que la mort même doit nous laisser.

Qu'importe que tout passe puisque nous aussi nous passons ? Et qu'il suffit de ce visage ! Certains affirment qu'avec l'âge, l'automne devient une saison triste. C'est pourtant la saison des promesses. Non pas celle du bonheur, qui n'appartient qu'à l'instant, qu'au geste, qu'au regard. Ni de la gloire ! Elle gît dans la forêt, sur l'effondrement des feuillages, comme un orchestre renversé qui a rompu ses cuivres. Et ni même de l'enfance retrouvée, la seule vraie : il n'y a de purs et d'émouvants que les enfants du souvenir ! Mais la sûre et fervente promesse que j'épie en moi avec une joie secrète, dans une vie qui s'écoule, s'étouffe, s'alanguit et se presse, gémit et désire que tout passe, puisque tout doit passer sauf ce qu'elle aime. Cours d'eau mélancolique et précipité vers la mer ! Qu'un dernier souffle illumine les ombrages ! Que les branches nues fassent surgir un ciel pur et sévère ! Que le regard éperdu se consume, si tôt au bout de son plaisir ! Trop longtemps le soleil a crié à la nuit : Je n'attends plus que ton visage.

Ce n'est pas, comme d'autres, trop aimés, un visage de la nuit. Ni du jour ! Ses traits rayonnent au-delà des éclairs et des ombres, ses yeux sont trop semblables aux miens pour réveiller rien d'autre que ma joie. La seule imitation du Christ, c'est de lui arracher, avec ce frémissement qui est la vie, sa propre ressemblance. Comment n'apercevoir pas son visage puisqu'il est invisible ? Comment ne pas le reconnaître puisque c'est mon visage éternel ? Comment enfin ne pas l'aimer puisqu'il se cache ? Et comment ne pas s'enchanter que tout passe pour qu'il demeure ? Je ne veux plus qu'une chair sans plaie, le songe d'une âme heureuse, des yeux remplis de liesse et de larmes. Ah ! j'appelle un visage sans fin : — Sa seule différence, écrit Fénelon, c'est de n'en point avoir !

(Fragment d'un roman à paraître.)

Trois anges

*

*

sont venus ce soir

*

Bruit de pas sur les marches, cliquetis légers et voici qu'on frôle le tapis-brosse, qu'on tâtonne à la recherche du bouton. Mes mains qui portaient les assiettes de porcelaine bleue deviennent moites, je sens quelque chose cogner contre mes côtes, une crampe à la hauteur de l'estomac. Les jambes faibles, je m'appuie un instant au bord de la table. Pourtant je sais bien — et depuis des mois — que le vrai coup de sonnette, le sien, le seul, ne retentira plus entre les quatre murs de cette chambre un dimanche soir, ni aucun autre soir, ni jamais. Faut-il admettre que mon esprit détient cette certitude alors que mon corps n'a pas cessé d'attendre ? Stupidement, au mépris de ce qu'il plaît aux gens de nommer dignité.

Trois visages s'encadrent au milieu de l'embrasure, trois silhouettes se détachent contre la paroi de l'escalier striée de lézardes, gonflée de cloques, d'une saleté incroyable.

Ce sont mes anges. Seulement eux.

— On ne te dérange pas trop ? demandent-ils.

Je referme la porte derrière eux qui entrent l'un après l'autre et les battements entre mes côtes ne se calment pas encore, j'avale ma salive avec peine. Aussi pourquoi survenir au moment précis où je débarquais la table des ciseaux, du centimètre, du panier de couture (retournée et transformée, cette jupe me durera encore un hiver, pour être râpée à l'arête des classeurs et frottée aux sièges pivotants de mon bureau, cette serge marine est bien assez belle) et où je disposais les deux grandes assiettes, les deux petites, les bols : ma vaisselle du dimanche soir. Non point certes pour quelque festin de choix. Là, dans mon embryon de cuisine, il ne doit rester qu'une vague casserole de soupe et trois ou quatre pommes, peut-être une poignée de nèfles.

— Juste on passait dans le secteur, alors... commencent les anges.

Qui vous vous en doutez, ne ressemblent pas à ces bambins joufflus gavés de célestes bouillies, voletant parmi les versets de l'Évangile (priez et vous serez exaucés, garde mon cœur pur, Seigneur) dont je recevais à l'école du dimanche une image qu'on suspendait auprès de mon lit

d'enfant à l'aide d'un cordon à mouchets. Eux, ils envahissent la pièce, ils traînent des chaises dont les pieds grincent, ils butent contre un paquet de revues empilées sur le carrelage. Marie-Hélène s'installe au coin du divan, un peu de poussière colle à ses socquettes rayées. « Alors on a décidé de monter une minute. »

Que me veulent-ils ce soir ? Cette semaine j'ai tapé trente adresses sur des enveloppes, plié des tracts jusqu'à en attraper des ampoules aux doigts. Réunions, convocations. Il faut expliquer des choses aux gens, se démener, agir, parlementer contre ceci et pour cela, dénoncer les menaces d'une autre guerre, transformer le monde. Tel est le rôle de mes anges. Auquel ils essayent de m'associer tant bien que mal. Plutôt mal sans doute. Le temps est-il très éloigné où j'aurais donné le présent et l'avenir du monde pour coller mon corps à cet autre corps, écraser mes seins contre lui et dormir contre lui-même quelques heures ? « C'est à propos d'Ali, continue Marie-Hélène, on voulait te dire... »

— On sait pourquoi il n'a pas rattrapé au local mardi, ajoute Georges.

Ses semelles de caoutchouc ont laissé des traces sur le carrelage rouge, il cherche des yeux les cigarettes. Je désigne le paquet posé à côté de la fermeture-éclair que je viens de découdre. « Alors, vous êtes passés chez la femme d'Ali ? » dis-je.

Pierre secoue la tête. Non, pas lui. Ses doigts fouillent une des poches de son cuir aux revers élimés. « Nous, on est allé au cinéma, il faut bien de temps en temps, sinon la bourgeoise, elle se plaint, elle trouve que je ne la sors jamais. *Le Salaire de la Peur* qu'on a été voir. »

— Un bon film, déclare Georges.

« Mais moi, dit Pierre, j'aurais préféré qu'ils mettent *La Peur du Salaire...* » Mille petites rides s'étoilent à ses tempes, aux commissures de la bouche. Il a pris la corbeille à papiers entre ses pieds chaussés de souliers de cycliste, il se met à tailler son crayon. « Pour Ali, c'est eux qui m'ont raconté. »

Georges n'a pas trouvé les cigarettes. D'une chiquenaude, je pousse le paquet vers lui. « Ça n'est pas grave, dit-il, encore heureux que ça ne soit pas plus grave. »

— Oui, oui, dit Pierre.

Je me lève pour vider le cendrier. Au delà de la vitre, l'ombre soyeuse d'une branche d'olivier danse. Des pas résonnent sur le pavé. On jette un seau d'eau dans la rigole sous ma fenêtre. Rythmé, à peine audible, le bruit de la mer me parvient et en me penchant au dehors, sans doute pourrais-je découvrir au bout de la venelle, émergeant à l'horizon noyé de vapeurs et de brumes, le Baudrier, serein et pâle. Je pose le cendrier à terre, près de Marie-Hélène.

— Mais, reprennent les anges, il revient au cours mardi prochain, sa femme a promis.

Je remarque : « Ah ! tant mieux... Mais le pauvre vieux, il a la caboche si dure... »

— C'est justement ça...

Pierre éprouve la pointe de son crayon contre son pouce. « Alors c'est la glace du machin qui a pété, pas son crâne... »

D'un coup sec, le canif se referme. Je serre mes mains entre mes genoux. Maintenant Georges raconte. Ali rentrait chez lui un peu ivre, non qu'il ait beaucoup bu mais un rien le saouïe, il a trébuché, donné la tête la première contre un avertisseur de police tout neuf, celui qu'on vient d'inaugurer. Au début, les flics qui l'ont arrêté rigolaient plutôt mais après ils ont quand même été assez vaches. Ça finit toujours mal, ça finit toujours par finir mal pour les sidis. On ne l'a gardé que deux ou trois heures au commissariat, mais il y aura une amende à payer et puis Ali n'a pas pu se rendre au local où chaque semaine l'un de nous essaie d'enseigner quelques éléments de grammaire à nos camarades nord-africains. Mieux informés de la langue, ne risquent-ils pas de trouver plus facilement du travail sur cette côte ? Voilà du moins ce que nous espérons. C'est une initiative de Marie-Hélène. « D'autant plus, ajoute-t-elle, qu'en ce moment le commerce ça ne marche pas fort à ce qu'il paraît. Aucun commerce... » Parce que la vente des noix de muscade et des pignons ne rend pas assez, la femme d'Ali est obligée de faire le trottoir dans les petites rues, celles qui avoisinent la place de notre Monument aux Morts de Verdun.

De nouveau les paupières de Pierre se plissent. Ses doigts striés de rainures noirâtres tassent le tabac de sa pipe courbe. Lui il travaille à l'entretien dans une imprimerie.

— La femme d'Ali, dit Georges, elle a des anneaux aux oreilles, on croirait des roues de bicyclettes !

Il rit. Nous rions tous. J'ignorais que Georges fût capable de remarquer des boucles aux oreilles d'une femme. Assise sur le tabouret paillé, j'appuie mon dos à la table où luit le couvert du dimanche.

Tout ce qui subsiste d'un service complet acheté autrefois dans un grand magasin par ma presque belle-mère qui m'en a offert les vestiges au temps où elle m'appelait encore « mon petit ». Et : « Maintenant qu'il vous a, je sens que je puis être tranquille » ou bien : « Maintenant que vous êtes là, tout est changé pour lui », affirmait-elle. Lui il aimait la teinte de cette porcelaine, ce bleu de fleur. Je revois ses mains flexibles et longues (lui ai-je jamais dit que je les trouvais belles) suivre les contours vernissés, caresser les rebords, il admirait le motif au creux des assiettes. « Ce bleu, disait-il, à quoi le comparer ? » Je proposais : « A la bourrache des grands chemins, à la chicorée sauvage ? » — « Toi, avec ta botanique », souriait-il. C'était l'époque où chaque dimanche soir, en attendant son coup de sonnette, je pétrissais une boule de pâte et l'aplatissais sous ma paume au moins trois fois ainsi que je l'ai vu faire à ma grand-mère comtoise, puis sur la plaque j'alignais des quartiers de petites poires à la saveur acide, un peu astringente.

Les anges continuent à parler. Puis je suggère : « Ali, il faudrait le prendre en particulier une fois la semaine, voilà ce qu'il lui faudrait, sans cela... »

— Oui voilà.

Marie-Hélène tortille un bouton de son manteau pied-de-poule aux manches serrées autour des poignets. Mais elle n'a pas le temps. Déjà elle organise ces leçons, sans cesse elle court à droite ou à gauche, sans cesse des gens viennent lui demander de s'occuper encore de ceci ou de cela, on sollicite son aide, on l'obtient toujours. Mais quand le temps fait défaut... « Et sitôt relâché, ajoute-t-elle, Ali a recommencé à se bagarrer avec sa femme ».

— C'était couru, dit Georges.

— Si je le prenais une fois par semaine, dis-je, tu crois que ça irait mieux ?

Pierre balance la jambe gagnée d'un bas de laine marron foncé, il casse en deux une allumette. « Il finira par s'en sortir, tu verras » déclare-t-il.

— Pas de problème, déclare Georges. Il a posé près de sa chaise sa veste en toile huilée très raide. Je vois briller les branches dorées de ses lunettes.

Car ils ne ressemblent pas non plus, mes anges, à ces créatures aériennes et blondes coiffées de chapeaux de roses et porteuses de guirlandes qu'on voit planer aux retables de Pérouse. Je les aimais. Lui, il les jugeait un peu mièvres. Les reproductions, il les avait achetées en Italie avant cette guerre-ci. Bonfigli, tel est le nom du peintre. A Pérouse, nous formions le projet de nous y rendre un jour quand nous aurions le temps et l'argent du voyage.

— Mais on ne va pas te retenir, dit Marie-Hélène, d'abord tu as du monde.

Je suis son regard vers la table à moitié mise. Je dis : « Mais ça n'est pas très sûr... » Georges a saisi une feuille de papier pelure, il lui faut absolument griffonner quelque chose séance tenante. Tout en devisant son stylo à bille, il repousse du coude une des assiettes. Combien de fois me suis-je ainsi laissée aller à préparer deux couverts le dimanche soir, oui combien de fois ? Ce printemps, cet été même je n'eusse pas osé. Peur d'indisposer le sort. Conviction que les dieux, démons et génies, enfin tous les membres de cette louche cohorte qui sans doute préside à notre bonne et à notre mauvaise fortune, n'aiment pas qu'on leur force la main, qu'on se mêle de leur indiquer des directives. Et qu'ils auraient été capables de se dire : eh bien, après tout si elle se contente d'un songe, si ça l'amuse de dîner en compagnie d'un fantôme, pourquoi nous fatiguer à lui procurer des réalités ?

A présent je sais que rien ne les pourra fléchir, ceux de la horde, que ma discrétion ne les attendrira jamais. Ma presque belle-mère (qui ne m'appelle plus mon petit) m'a-t-elle épargné aucun détail ? Pas même

le nom, les qualités exceptionnelles de l'autre femme. Elle ne dit pas « du moment qu'il l'a, je peux être tranquille », mais c'est exactement comme si elle le disait. Nous n'irons pas à Pérouse. Et je ne me gêne plus. Pourquoi se gêner avec les songes ? Il est des dimanches où je mets deux couverts sur la table et me donne ainsi une de ces petites fêtes silencieuses et solitaires qui laissent au fond de la gorge un goût de sable.

Georges plie son papier, il reprend sa veste. Sous son chandail bombe son torse de moniteur d'éducation physique. Il est venu jusqu'ici en scooter. « A la longue, vendre des épices à la sauvette n'importe qui en aurait marre. »

J'acquiesce : « Comme métier, on a vu plus drôle... Alors jeudi soir, ici. Je l'attendrai, et qu'il n'oublie pas son cahier. »

Les anges approuvent. Bien. Entendu. Bien. Marie-Hélène noue son écharpe quadrillée. A la maison, ses deux enfants l'attendent. C'est elle qui prévient la femme d'Ali, la femme d'Ali est sa voisine dans l'impasse. En empruntant quelques meubles ici et là, Marie-Hélène est arrivée à leur aménager une mansarde. « Mais ils n'ont plus une seule assiette pour manger dedans voilà l'ennui » explique-t-elle.

Les deux garçons éclatent de rire. Ce genre de détails ne les intéresse pas outre mesure. Ils nous laissent le soin de nous occuper de ces choses à nous, les femmes.

Machinalement je m'approche de la fenêtre. Dans la venelle un vélo roule, on entend crier une bête. Quelque part le Baudrier, étincelant et serein qui veille sur les nuits d'amour et sur les nuits chastes, poursuit sa courbe à travers l'espace nettoyé de ses brumes. Les garçons rient toujours. « Leur vaisselle, s'ils n'en ont plus c'est qu'ils se la sont toute flanquée à la tête », disent-ils.

J'empoigne le pli du rideau. Voilà. Cela devait arriver tôt ou tard. C'est exigeant un ange. Marie-Hélène n'a nul besoin de quêter mon accord, déjà j'ai fait oui des paupières. A quoi me servaient-elles, ces douces ombres rondes projetées sur la nappe en papier ? Ma presque belle-mère a soigné cette porcelaine qui l'a suivie dans des caisses au cours d'innombrables déménagements. Le dimanche soir, je glissais la tarte sur l'unique plat qui restait tandis que la chaleur du four couvrait les vitres d'une buée impalpable et lui, du bout de l'ongle, il traçait nos initiales entrelacées, enfermées dans un cœur becqueté de deux colombes ou bien il nous dessinait allongés au fond de nos cerueils sous un orme pleureur. Tout ce qu'il lui passait par la tête de très idiot et de tendre me comblait de joie.

Mais quel besoin ai-je de ces ombres ?

Je tire le rideau.

Quand je me retourne, la vaisselle bleue emplit mon couffin de marché. Je savais bien qu'un jour mes anges emporteraient jusqu'à mes rêves.

Et que je ne pourrais même pas les détester.

Clarisse Francillon.

JAQUES BERGER

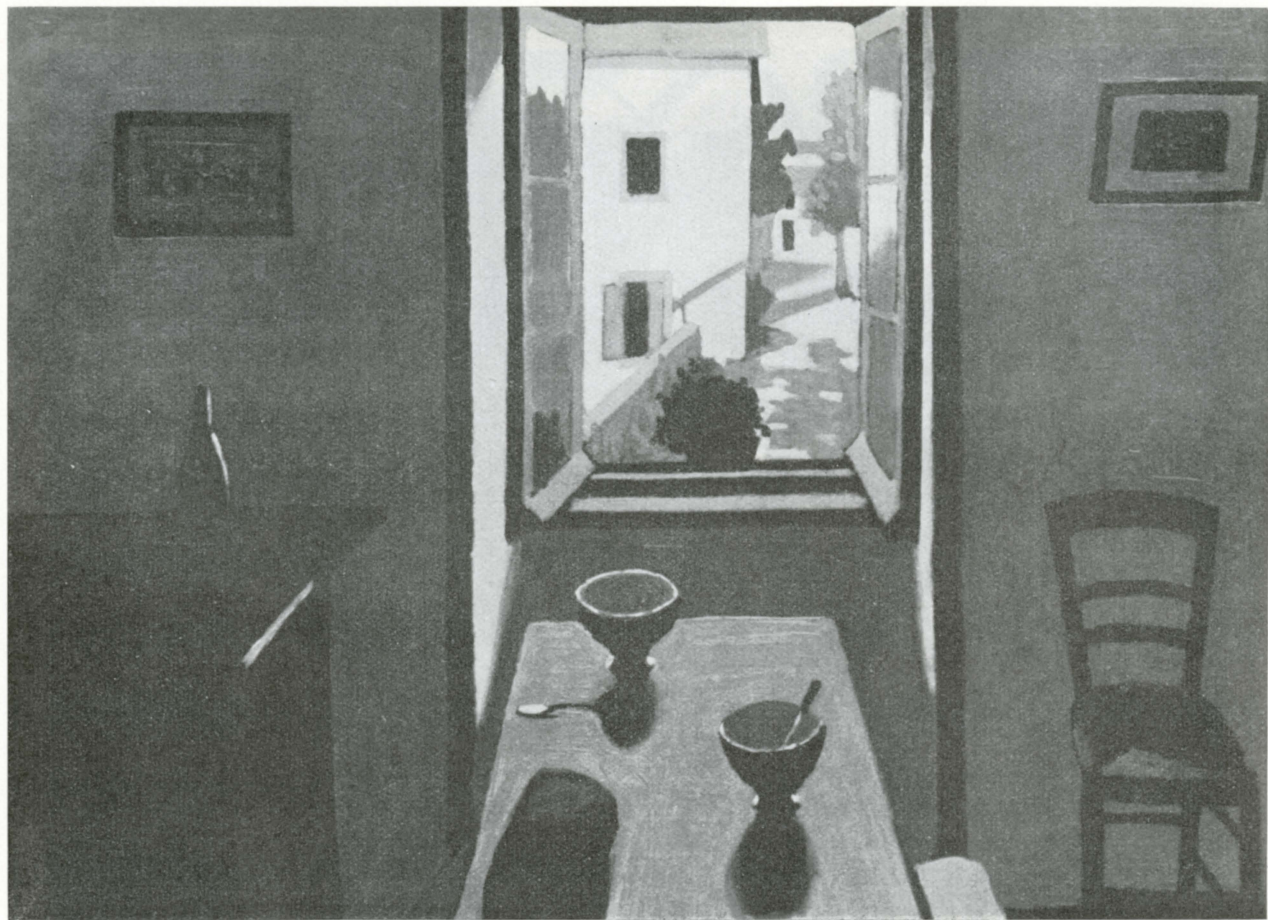
Discrètement, mais avec une persévérance exemplaire, le peintre Jaques Berger poursuit son œuvre

qui se révèle singulièrement attachante. Berger — nous le savons — n'aime pas que l'on parle de son art. Il n'aime ni le tapage, ni la publicité, ni le commérage. Comme je lui demandais si sa dernière exposition « marchait », il me répondit avec un air désabusé : « Ça m'est égal, je viens d'être nommé à l'École de Dessin ! » C'est Berger et cela n'est pas lui car, au fond, cet artiste ne doit pas prendre son rôle de « pion » très au sérieux, mais bien sa peinture ! Enseigner le dessin, les Beaux-Arts, quelle bonne blague ! Tout au plus perfectionne-t-on une technique. D'aucuns prétendent que Berger peint trop sombre. Mais qu'est-ce que cela veut-dire ? Il n'y a pas de mauvaise peinture sombre et de bonne peinture claire : il y a la peinture. Berger n'aime pas l'effet. Il travaille « en profondeur » Son art n'a rien de spontané, de frivole, de guilleret. L'on préfère peut-être les joyeuses polychromies, la peinture aimable à celle d'un peintre qui recherche la rigueur plastique et la sévérité de la facture. Il s'efforce de donner à ses formes et à ses couleurs le maximum de tension. Aucune excitation dans cette peinture réfléchie réfléchissant l'univers intérieur du poète. Aucune facilité, pas de trompe-l'œil savoureux, point d'acrobatiques exercices de styles, aucune « mégalomanie de l'originalité ». Berger peut poser quelques touches de couleur seulement sur le bord de sa toile : elles nous captivent déjà par leurs subtils rapports. Couleur dense, aux résonances profondes, couleur vivante et vivifiante, couleur « musclée » qui colle à la forme et réjouit votre œil sans le flatter. Il y a une grande unité dans la peinture de Jaques Berger et l'on peut la découvrir à chacune de ses expositions. Mais comment donc ? Il change de manière ? Il ne peint plus à l'huile ? Sa palette s'éclaircit ? Oui : Berger a une indigestion d'huile de lin et trempe maintenant ses brosses dans de la peinture à la colle. Il me semble que cette technique lui convient fort bien et que son art y gagne en expressivité. Mais nous rencontrons toujours la même plénitude plastique dans ses dernières œuvres : un dessin qui serre de près la forme, des rapports de couleurs sonores, un sens de la composition remarquable, une judicieuse répartition des valeurs. Le peintre transcende les choses les plus communes, sait ennoblir les objets les plus quotidiens. Et, mieux encore, sait nous imposer sa vision, son univers. Tout le monde sait cela. Tant pis. Cette transmutation opérée sur les choses par la seule vertu des formes et des couleurs... On en arrive presque à une définition de la poésie : pardonnez-moi, Berger ! Votre art plein de grandeur, mérite bien mieux que des éloges.

André Kuenzi.



Jaques Berger : Marianne



Marius Borgeaud : Intérieur

MARIUS BORGEAUD

(1861 Pully - 1924 Paris)

De sa vie, on ne sait rien, ou presque. Quelques faits saillants, les grands traits de son existence nous sont seuls parvenus ; grâce à eux, une légende se crée : celle de l'homme qui reçut en partage un héritage, le dilapida par des expéditions fabuleuses, joua, se ruina et, à quarante ans, se retira en Bretagne où il se fit peintre. Sorte de chanson de geste naïve, colorée, simplifiée comme les objets qu'il peint, et qui fait de ce Vaudois, si proche de nous encore, un héros plein de mystère et de charme. Plus tard, on essaiera de découvrir ce qu'il fut véritablement. A quoi bon ? L'œuvre est là, qui nous livre un message simple et beau. Elle seule importe.

L'univers de Borgeaud : un monde pur, harmonieux, merveilleusement rassurant ; il s'offre avec tant de spontanéité, tant de fraîcheur que tout de suite on est conquis. Ce monde, c'est le petit village de Bretagne où le peintre s'en est allé, avec sa vie au ralenti, sa vie calme et douce. Là-bas, à force d'exister côte à côte, les choses et les gens ont fini par se ressembler : le temps les a pareillement patinés et usés ; il les a accordés. C'est la salle de l'auberge, fraîche et silencieuse — au mur *l'Angelus* de Millet et des images saintes — ; la mairie, décorée aux couleurs de la France, où semble s'être réfugié tout l'ennui de la terre — poussière, tabac refroidi et règlements — ; la chambre où l'on reçoit ; là, autour d'un goûter, des femmes austères paraissent être attablées pour l'éternité. Et dans l'immense armoire brune se cachent, on le sent, des trésors — piles de draps blancs, habits de fêtes ? C'est encore la chambre à coucher, banale et touchante, avec ses deux oreillers bien gonflés, sa couverture sagement pliée, sa table ronde, les opalines de sa cheminée... Borgeaud le poète s'est emparé de tout cela, qu'il a compris et aimé — d'un amour clairvoyant, parfois un peu moqueur. Et pour que ce monde replié sur lui-même, borné, ne nous étouffe pas, il a su ménager ces échappées, ces fenêtres largement ouvertes qui plongent sur la place vide — l'herbe y pousse entre les pavés — sur la façade nue d'une maison, dans l'air vibrant, plein de soleil, plus loin encore, sur une rivière, sur la mer. Voici qu'on hésite entre l'invite douce de la petite chambre, où tout parle d'un bonheur paisible, un peu amer, fait de la sensation de la vie qui coule lentement, fait de quelques choses bonnes qu'on rencontre tout au

long des heures, et l'appel éclatant qui nous vient du dehors. Cet appel qui nous demande de franchir la fenêtre, de dépasser les maisons, de courir vers la mer et là, de céder à l'envie de partir qui nous prend à la gorge. Monde clos, monde protégé ? Pas assez cependant pour que la nostalgie d'autres pays ne vienne parfois nous y surprendre et pour que, nous sentant prisonniers tout à coup, nous ne songions au départ.

Le métier ? il est solide, sûr, dépouillé. Borgeaud, nous dit-on, fut d'abord séduit par l'impressionnisme. Un besoin de construction rigoureuse, une volonté de saisir l'essentiel des choses et des êtres et de le rendre avec décision, avec netteté, le font bientôt abandonner cette voie. Très sobre, son art nous émeut par une sorte de parti-pris de pauvreté. Ce n'est pas là, on le sent bien, manque de moyens, mais plutôt honnêteté foncière qui l'empêche d'être brillant et qui, spontanément, le fait écarter ce qu'il juge inutile. Le seul luxe qu'il se permette, c'est de prendre pour alliés quelques couleurs très belles, et ces deux éléments en eux-mêmes si riches, l'ombre et la lumière. Les couleurs sont posées en larges taches très pures. La gamme en est assez restreinte, un ou deux tons dominant : un vert splendide oscille entre le vert bouteille et le vert mousse ; il chante de toile en toile et souvent, pour notre joie, s'allie à des rouges sombres ou lumineux. Des bruns nombreux, du brun jaune au brun noir, créent, avec des gris, des harmonies graves, auxquelles vient se mêler parfois la note sourde d'un bleu profond comme la nuit. L'ombre et la lumière ! On devine bientôt que ce sont eux les magiciens. Le peintre sait les utiliser d'une façon magistrale et, de leurs rencontres, faire jaillir des formes simplifiées, découpées durement, ces formes qui, sans ménagement, nous pénètrent. Leurs jeux, leurs accords, leurs luttes animent l'œuvre. Ils modèlent un visage ; et ce visage, tout d'abord figé, à cause d'eux se met à vivre ; une table banale prend soudainement l'aspect somptueux d'un meuble rare, parce qu'une tache de soleil s'y est posée, qui la transfigure ; l'angle d'une pièce, noyé d'ombre et plein de rêve, nous attire, mystérieux ; là-bas, dans l'embrasement sombre, une bouteille de liqueur dorée, caressée par la lumière blonde, a des allures de pierre précieuse ; pierres précieuses aussi les petites tasses de porcelaine mises à même le bois dur. La beauté secrète de ces objets de tous les jours, un peu méprisés, de ces gens si simples, nous est ainsi révélée, et s'offre à nous, émuivante.

Certes, il arrive que Borgeaud lasse : une certaine naïveté voulue dégoût et aussi des procédés qui apparaissent trop souvent, des redites. Parce, qu'il donne beaucoup, on devient exigeant, on demande davantage encore ; on lui en veut parfois d'être lui-même, simplement, et d'accepter ses limites sans chercher à les faire reculer. Mais très vite on réalise qu'on l'aime parce qu'il est ainsi, précisément ; et c'est de nouveau auprès de cet art-là, avec ses faiblesses, ses erreurs, mais aussi avec sa poésie intense, son charme, sa sincérité, qu'on retourne chercher réconfort lorsque la vie est un peu grise, et que le soleil, sur la ville triste, semble ne jamais vouloir revenir.

Suzanne Gervaix.

LA VIEILLE FEMME

(Suite)

Pour Madame Juliette Jaccard

Le jardin se noyait peu à peu dans la nuit. A mesure que les arbres et les plantes et la petite cabane où l'on serrait les outils devenaient moins distincts, l'on apercevait mieux le rougoiement d'un feu de branches mortes que le voisin avait allumé malgré la neige. Les oiseaux étaient déjà couchés, le ventre à moitié vide, et surtout les petits qui ne savent pas ce que c'est que l'hiver. Il arrive avant qu'ils puissent se tirer vraiment d'affaire. On les voit tout frissonnants, une patte repliée dans leurs plumes, pour essayer de la réchauffer, regardant sans comprendre.

Madame Mine s'était dressée derrière la porte-fenêtre, apparition noire et fantomatique. C'est encore elle ma plus fidèle compagne, pensa Madame Aline en lui ouvrant. Venez ma belle, vous aurez du lait. Et de la viande, mais pas maintenant, parce qu'il faut que je prépare le souper. Ces hommes vont avoir faim. Madame Mine la précéda à travers la chambre, sa queue dressée en l'air en signe de satisfaction, se frottant au passage contre les pieds de chaises et de tables, avant d'arriver devant le garde-manger. « Je sais ce que tu veux. Tu n'auras rien, dit Madame Aline en lui versant son lait. Quand tu auras bu, mais pas avant. Tu n'en veux pas ? Eh bien, tant pis pour toi. Tu attendras que j'aie fini. »

Madame Mine alla s'installer sur le passe-plat, l'air offensé. C'est vrai qu'elle est chez elle, arrivée dans la maison bien avant nous. Et elle le sait. Mais avant Madame Mine, dans l'autre appartement, il y avait eu Mirette, qui, elle, n'avait aucun droit, puisque Ji l'avait trouvée au jardin, mourant de faim. Et qui pourtant se sentait chez elle, dans le grand appartement de la rue du Moûtier. Et avant Mirette, il y avait eu Gritzet, qu'on nous avait donné.

Tandis qu'elle accomplissait mécaniquement les gestes nécessaires à préparer le repas, Madame Aline les voyait sortir de l'obscurité, Rouquine et la Folle, cette pauvre Folle qui ne pouvait s'empêcher de vous mordre tout à coup, les yeux agrandis par l'horreur (mais c'est parce qu'elle avait été trop maltraitée quand elle était petite), et Colette, dont le pelage avait la teinte des hêtres en automne, et Ravissante, qu'il avait fallu endormir parce qu'elle devenait galeuse, et Quatre-Kilos-De-Chat, et le Gros-Jaune qui n'osait jamais entrer. Tous avec la même tête triangulaire, les mêmes yeux interrogateurs qui se fixaient sur Madame Aline, comme sur quelque divinité obscure dont on attend une réponse (mais quelle réponse ? voilà ce qu'il aurait fallu savoir). Tous semblables, et pourtant tous différents, si l'on savait les regarder de près, avec un caractère bien distinct, irréductible. Et parmi tous ceux-là, Madame Mine avait une place à part, par sa forte personnalité, par cette manière de faire sentir qu'on était chez elle, qu'on y était à *bien plaire*, à charge de respect ; par sa grande dignité de maintien, pour tout dire en un mot. Une mère qui élevait ses enfants admirablement et parvenait à les placer dans les maisons du voisinage, une fois qu'ils étaient grands, sans qu'on eût besoin de s'en occuper. A une exception près, où, ne trouvant personne pour accueillir son petit, elle

l'avait laissé chez elle et s'était exilée, disparue pendant des mois, partie gagner sa vie ailleurs, pour lui laisser la place libre. Mais quelques jours après qu'il eût passé sous une auto, elle était revenue, à peine un peu plus maigre, reprendre sa place dans sa maison et poursuivre ses veilles silencieuses. « Oui, tu es belle », dit Madame Aline en lui caressant la tête. Et la chatte ferma un instant les yeux en signe d'alliance. Pourtant, ce n'est pas vrai, elle n'est pas belle. D'autres y verraient un simple chat de gouttière. Mais c'est qu'il faut savoir regarder, découvrir sous l'apparence cette vie intérieure indubitable, cette âme emprisonnée et muette, mais vivante quand même. Et aujourd'hui qui est-ce qui s'attarde à percer les apparences, à essayer de connaître les humbles ? Personne. Seuls les puissants et les brillants ont une audience. Les autres, on les classe d'un mot.

C'était curieux, quand on y réfléchissait, ce défilé ininterrompu de chattes dans la maison : des noires, des tigrées, des tricolores, les unes fluettes et câlines, les autres restées plus proches du félin qu'elles avaient été autrefois. A toutes Madame Aline enseignait à ne pas prendre d'oiseaux, pas de souris non plus. Du moins leur arrachait-elle leur proie. Elle les fouettait aussi, non sans se faire des reproches : La pauvre petite, elle n'y peut rien. C'est le bon Dieu qui l'a faite comme ça. Et tout en pleurant, elle descendait à la cave, prenait du chloroforme, endormait l'oiseau ou la souris quand ils étaient trop gravement blessés. Mais ni Rouquine, ni la Noire n'avaient jamais rien pris. Si, une fois, tout au début. Madame Aline, à force de foi, les avait convaincues.

Madame Mine était descendue de son observatoire, trompée par un bruit de couteau. « Allons, tire-toi. Tu es toujours dans mes jambes. Tu verras que je finirai par te marcher sur les pattes. Ils vont vouloir manger, et rien n'est encore prêt. » Oui, tous ces

chats... Qu'avait-elle donc fait au ciel, pour qu'ils s'attachent à elle, bêtes à chagrin qui la rendaient malheureuse, l'empêchaient de quitter la maison (ou bien alors, il fallait s'encombrer d'un panier qui risquait de s'ouvrir. Et même une fois — ce devait être Colette — le voyage avait été si mouvementé que la pauvre bête avait fait ses petits en arrivant, mort-nés, bien sûr, après ces émotions). L'un après l'autre, l'un suivant l'autre, tellement que quand l'un disparaissait pour une raison ou pour une autre, on trouvait le suivant derrière la porte, deux ou trois jours après, ou bien on en récoltait un dans la rue. « *Il est perdu, filons* » disait Madame Aline, dès qu'elle en voyait un qui semblait n'avoir pas de « chez lui ». Mais si avec le temps, elle s'était mise à les repérer de fort loin, ce n'était jamais assez tôt pour que le chat ne l'ait pas aperçue le premier. Et il arrivait de toute la vitesse de ses quatre pattes, tout droit sur elle, en miaulant. « *Ji, qu'est-ce qu'il faut faire ?* » On essayait bien tout d'abord de lui fausser compagnie, mais prise de remords, Madame Aline ne pouvait s'empêcher de se retourner pour voir s'il suivait. Alors c'était la fin. Il fallait le ramener.

Des générations de chats qui s'étaient toujours succédé, presque aussi loin qu'elle pouvait remonter dans ses souvenirs, jusqu'à ce premier beau gris qu'elle avait volé un dimanche en rentrant de promenade. J'avais quatre ans peut-être. Oh ! tout juste : Nous habitions encore la Cité et Samuel n'était pas né. Nous étions descendus au bord du lac, prendre un peu l'air, et nous remontions par Montbenon. Dans ce temps-là, il n'y avait encore presque que des jardins. Papa et Maman avaient rencontré le docteur Tissot, ils marchaient devant, et moi, je suivais derrière. Il était sur le mur d'un jardin. Je me suis arrêtée pour le caresser, et puis je l'ai empoigné tant bien que mal, dans mes bras, dont il s'écoulait de tous les côtés à

la fois. Maman s'est retournée pour voir si je venais, juste comme ils allaient déboucher sur Saint-François. Elle me voit tout en arrière, avec ce chat presque aussi gros que moi. On me demande où je l'avais pris, je ne savais pas bien. On me l'a enlevé, et on l'a reporté. J'ai pleuré ! j'ai pleuré ! Tellement que le docteur Tissot m'a dit que puisque j'aimais comme cela les chats, il m'en donnerait un le lendemain. Et ça a été Zizi.

Pauvre Zizi ! Il aimait trop rôder. C'est ce qui l'a perdu. Il disparaissait deux jours, trois jours. On ne savait pas ce qu'il était devenu. J'allais de porte en porte : « Est-ce que vous n'auriez pas vu un petit chat noir et blanc ? » Le soir, je l'appelais, et je pleurais parce qu'il ne venait pas. Maman avait beau me dire que les matous étaient des rôdeurs et qu'il reviendrait. Je pleurais quand même de le sentir perdu. Triste à ne plus manger.

Un beau jour, il est parti et n'est plus revenu... Et cet alors que nous avons eu Ernest... Non, il y a d'abord eu une petite chatte tricolore, toute petite, qui n'est pas restée longtemps. Je l'avais ramenée de Gimel, à la fin d'un été, où elle venait chaque jour mendier un peu de lait, en petite pauvre qu'elle était. Alors, quand elle l'avait eu, elle allait se coucher au coin de la terrasse, ses petites pattes repliées sous son ventre, heureuse d'être tolérée, et jouant à la chatte qui a un « chez elle », une belle grande ferme cossue. Ronronnant pour elle toute seule. Ernest est venu après. Nous le prenions au lit, Lina et moi, malgré la défense de Maman. Et il le savait bien. Aussi, quand elle venait nous dire bonne nuit, ou voir si nous dormions, il allait se cacher tout au fond. Mais une fois que le danger était passé, il revenait poser sa tête sur l'oreiller, juste entre nous deux.

Aquarellistes

anglais

Plus qu'aucun autre peuple, l'Anglais aime les champs, les rivières et les bois. Contraint par la civilisation moderne de passer dans les grandes villes une large part de sa vie, jamais il ne tient sa maison de Londres, de Liverpool ou de Birmingham, pour son foyer véritable. Une famille anglaise possède, en quelque comté rustique, une ferme, un cottage, un coin de terre où elle vient, chaque samedi, reprendre contact avec les chaumes et les prés. Les plus pauvres s'évadent, chaque fois qu'ils ont un jour de liberté, vers les plages et les forêts.

La connaissance intime des fleurs, des oiseaux, des poissons, fait partie de toute éducation britannique. L'histoire naturelle n'est pas dans ce pays, comme chez nous, une matière du programme scolaire, mais bien plutôt matière à méditation poétique et sentimentale. L'Anglais aime la nature, non comme le Français qui cherche à la construire et à l'ordonner, mais comme le Chinois ou le Japonais. Au temps des narcisses, les foules de Londres se porteront aux jardins de Kew, comme les foules de Tokio vers les cerisiers en fleurs. Les sociétés fondées pour protéger les beaux sites, les espèces animales ou les fleurs sauvages, trouvent toujours, en Angleterre, d'innombrables souscripteurs. On pourrait dire que tout Anglais est, de cœur sinon de talent, un paysagiste.

Ajoutons que les paysages qui touchent les Anglais sont surtout ceux de leur pays. Sans doute ils admirèrent la lumière de la Grèce et de l'Italie. Depuis la Renaissance, peintres et poètes n'ont cessé d'aller de Londres vers Athènes ou Rome. Mais tous reviennent avec bonheur aux brumes de leur île et à ses cieux sombres, sous lesquels les couleurs vives se détachent avec tant de vigueur. Ecoutez un Premier Ministre anglais, Lord Baldwin, parler de l'Angleterre : « Les animaux sauvages dans les champs en avril, la dernière charrette de foin qui remonte le sentier au crépuscule, à l'heure où la nuit est déjà si proche que l'on distingue à peine les chevaux, et surtout la plus subtile, la plus émouvante, la plus pénétrante des odeurs, celle de la fumée d'un feu de bois, celle que nos ancêtres, il y dix mille ans, devaient sentir quand ils ramenaient le soir leur fourrage, voilà les



choses qui font l'Angleterre... Elles devaient être l'héritage de tout enfant né dans notre pays, et rien n'est plus touchant que de voir l'ouvrier et sa famille, après des siècles de vie urbaine, les chercher encore dans un bout de jardin minuscule ».

On saisit ici les deux aspects essentiels de la nature telle que l'aiment les Anglais : elle est chargée d'un long passé sentimental et elle est à l'échelle humaine. Peu de montagnes géantes, peu d'horizons illimités. Un paysage anglais caractéristique, c'est par exemple ce *Pont de Greta* qu'a peint Cotman. Toutes les teintes en sont douces et comme lavées. Le calme qui l'enveloppe est prodigieux. Les nuages encadrent le bleu gris du ciel d'une ligne horizontale et tranquille. Les pierres du pont, celles qui remplissent le lit de la rivière et celles de la maison qui s'élève à l'arrière-plan, ont la même teinte gris rose. Ainsi la vie humaine semble sortir de la vie naturelle et l'histoire de la préhistoire. L'homme et la nature se confondent ; leurs œuvres font bon ménage.

Certains peuples ont le goût du grandiose et de l'immense. Les Egyptiens, de jadis, les Romains, les Allemands de nos jours, trouvent leurs joies artistiques dans des constructions surhumaines. Les Anglais, au surhumain, préfèrent l'humain. Leur éloquence ici s'accorde avec leur peinture. Les tableaux des aquarellistes anglais sont des confidences, et les confidences de peintre, comme les confidences parlées, choisissent volontiers ces heures crépusculaires où, dans une demi-obscurité, les cœurs et les pays que la nature a fait secrets, livrent moins peureusement ce qu'ils ont de plus intime.

André Maurois,
de l'Académie française.

Tiré du beau livre que viennent de publier les éditions Iris-Verlag (texte français chez Plon) : *Chefs-d'œuvre des Aquarellistes anglais. Turner et ses contemporains.* Douze reproductions en couleurs.

Le reproduction en couleurs que nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs nous a été gracieusement offerte par les éditions Iris, que nous remercions ici de leur générosité renouvelée.

Chaque cahier contient l'une de ces quatre reproductions :

Thomas Girtin (1775-1802) : *Crépuscule sur la Tamise.*

John Sell Cotman (1782-1842) : *Le Pont de Greta, 1805.*

John Constable (1776-1837) : *Pierres druidiques dans le Pays de Galles, 1835.*

Joseph Mallord William Turner (1775-1851) : *Le Righi au lever du soleil, 1842.*

« Je gèle et m'engourdis,
cerné par l'hiver... »

* A vingt-deux, vingt-trois ans, Hölderlin s'imaginait encore, ou faisait sans le savoir semblant de s'imaginer qu'une lumière pareille à celle de la Grèce antique l'inondait. Rien n'est plus poignant pourtant que de voir pointer çà et là, dès ses premiers poèmes, l'appréhension qui deviendra bientôt son inquiétude essentielle, et en même temps celle de toute la poésie moderne. Nous ne sommes qu'en 1787 quand il écrit, âgé de dix-sept ans, dans un poème intitulé *Mon Propos* :

*Las mes amis ! Quel recoin de la terre
Me cachera, pour qu'éternellement enveloppé de nuit
F'y sanglote ? — Jamais je ne l'égalerais
Le vol rapide des génies autour du monde...*

(Ed. Hellingrath, I, 24.)

Ainsi, presque enfant encore, il a pressenti son drame. Mais à Tübingen, au moment où, à travers Schiller, il découvre l'idéalisme, on dirait qu'il profite de l'exaltation de son jeune esprit pour *faire comme si* lui aussi, malgré tout, volait autour du monde dans les hauteurs de l'enthousiasme. (Naturellement, son illusion est sincère). C'est là l'origine de toute une série d'hymnes véritablement jubilants dédiés aux différents idéaux de l'humanité : la Beauté, la Liberté, la Vérité, l'Immortalité, l'Amour. On ne lit guère ces hymnes, et peut-être justement parce qu'ils mentent sans le vouloir, dans la mesure même où ils sont le produit d'une illusion de de plénitude. A fin 1791, c'est-à-dire dans le même temps, cette lettre écrite à sa mère sonne malheureusement plus juste et rejoint la strophe citée plus haut :

*Si soigneux que je sois de ma santé, il ne m'en arrive pas moins
parfois de souffrir de coliques, le matin, et le plus souvent, l'après-midi,*

de migraines. Et puis, la vie intérieure a perdu de sa juvénile vigueur. Je suis médiocrement gai, médiocrement triste. Je ne sais s'il faut l'attribuer à une évolution normale du caractère, laquelle nous ferait perdre, à mesure que nous nous rapprochons de l'âge d'homme, la vivacité de de jadis, ou à mes études, ou même... au couvent. Mais je n'aurais pas dû écrire cela. Finalement ce ne sont que des idées...

Ce qui n'est encore ici qu'étonnement devant la montée de l'indifférence, essai de justification rassurante, sera bientôt terreur lucide. Le 4 septembre 1795, il écrira à Schiller :

Je gèle et m'engourdis, cerné par l'hiver. Je suis une pierre sous le fer du ciel.

Et en 1800, à sa sœur :

Il est de fait que je me sens souvent comme glace...

La sournoise indifférence, le monde qui s'éloigne, le cœur qui froidit, qui aujourd'hui ne les reconnaîtrait ? Hölderlin, non par une vue de l'esprit, mais par une expérience intime, a compris que l'homme d'Occident à mesure qu'il accroissait son savoir, accroissait son isolement. L'ivresse de la création, le vol de l'aigle ne seront point son lot ; mais de voler et de retomber, de voler d'une aile blessée, de s'écraser enfin au sol.

Depuis lors, nous nous traînons tous avec cette même blessure.

* La lumière du monde n'est pas moins pure qu'au temps des Grecs ; mais moins proche, et nos paroles moins limpides. Il est inquiétant de songer à cette évolution.

* Cependant, nous ne pouvons croire que cesse tout jaillissement ; vieillards dès le berceau, s'il nous reste un filet de voix, nous ne serons pas perdus.

* La beauté est chose si mytérieuse qu'elle ne s'épuisera jamais. Résistons donc à l'hiver dans la mesure de nos forces.

* La préférence que nous vouons, par exemple, aux Présocratiques, a quelque chose de désespéré. Hommes au regard terni, nous désirons violemment ces yeux clairs.

(A suivre.)

La rythmique, méthode d'éducation par la musique¹

par Madeleine Chabloz

Comme tous les esprits chercheurs et créateurs, Jaques-Dalcroze a éprouvé le besoin d'écrire ses idées sur le rythme, la musique, l'éducation. Il en a rempli plusieurs livres très épais où il semble même, quand on le lit superficiellement, se contredire.

L'œuvre de Jaques-Dalcroze ne peut pas être enfermée dans un livre : c'est une œuvre vivante. Elle évoluera encore, comme elle évoluait déjà, à peine née; elle s'enrichira, se développera puisqu'elle contient les possibilités d'évolution de la musique, de l'éducation corporelle et de la pédagogie.

Cependant, pour durer, il a fallu que la rythmique acquière des cadres solides, c'est-à-dire un programme d'étude défini et logique, qui puisse se transmettre de maîtres à élèves, adapté à la personnalité des uns et des autres.

Voici ce programme :

1. Exercice d'incitation et d'inhibition
2. Le phrasé
3. L'anacrouse
4. La métrique et ses transformations ; les polymétries
5. Les polyrythmies ; exercices de dissociations
6. Les nuances
7. Divisions et rapports du temps et de l'espace
8. Les accents (métriques, rythmiques, pathétiques)
9. Les syncopes et les contre-temps
10. Vitesse et lenteur
11. Temps inégaux et mesures inégales
12. Silences et contrastes.

On voit que la matière est vaste et que, bien entendu, les sujets se mêlent dans la réalité.

Du reste, une leçon ne traite jamais ou rarement d'un seul sujet. L'art du professeur vise au contraire à équilibrer le travail de la sensi-

¹) Voir Pour l'Art, No 33.

bilité, de l'imagination et du raisonnement. Il n'oubliera pas non plus de veiller à l'exécution corporelle des exercices qui, bien que justes intellectuellement, peuvent être dénués de ce dynamisme musical qui fait de la rythmique une sorte de danse, alors qu'elle pourrait ne rester qu'un solfège corporel privé de sève.

Prenons quelques sujets d'étude et voyons quel en est le but :

1. Exercices *d'incitation et d'inhibition*.

L'improvisation au piano joue déjà le rôle d'incitation. Elle doit donner l'envie de marcher, de courir ; elle soutiendra les élans, les sauts, les appuis. Les rythmes vivants sur des mélodies suggestives, se graveront plus facilement dans les mémoires ; les arrêts ou les suspensions des mouvements correspondront aux cadences de l'harmonie.

Les enfants d'aujourd'hui sont en général spontanés. Ils ont besoin d'apprendre à discipliner leurs mouvements, à contrôler leur marche. Réagissant d'abord instinctivement aux nuances de la musique, puis aux temps différents, ils seront bientôt sensibles aux divers touchés du jeu pianistique et, enfin, ils seront capables de reproduire une phrase rythmique, en marchant ou en frappant.

C'est alors que commence le vrai travail des rythmiciens : reproduire un rythme ; en saisir les élans et les appuis, pour le mémoriser ; le marcher en battant la mesure ; en donner une exécution plastique, uniquement corporelle ou avec l'aide d'un tambourin ; prendre une nette conscience du rythme en l'écrivant au tableau.

Le tambourin est l'instrument précieux du rythmicien. Il apprend à en user pour s'exprimer dans l'espace ; il recrée, dans l'air, la vie du rythme, vie que l'harmonie et la mélodie avaient exprimé dans le jeu du professeur-improvisateur.

On voit que ce travail s'est élaboré organiquement, passant, de la sensation auditive, à travers le corps, pour arriver à l'intelligence. Il est une vraie construction dans l'humain.

Les exercices d'incitation et d'inhibition (exercices de réaction) apprennent donc à maîtriser son corps, pour finir par établir entre le jeu du piano et le travail de l'élève une sorte d'adhérence.

2. L'étude du *phrasé*, de l'*anacrouse*, des *nuances*, des *accents*, (sujets musicaux par excellence) s'adresse surtout à la sensibilité, à l'imagination.

3. L'étude de la *métrique* et des *polymétries*, celle des *rythmes* et des *polyrythmies*, des *syncopes*, des *contre-temps*, des *temps inégaux*, posent des problèmes de raisonnement ; elle demande l'acquisition d'un tempo intérieur sûr, de la rapidité d'esprit pour capter un rythme, et la faculté de pouvoir commander à ses membres comme s'ils étaient les instruments d'un orchestre.

(A suivre.)

Le Musée Poldi Pezzoli

Milan possède au cœur de la vieille cité le salon le plus élégant et le plus accueillant, un lieu exquis que toutes les autres villes peuvent lui envier à juste titre. Celui qui désire le voir, habitant du lieu ou touriste de passage, n'a qu'à faire une centaine de pas dans la Via Manzoni, en partant de la Place de la Scala ; puis il prend la première rue à droite, qui est la Via Morone, et fait encore dix pas jusqu'au numéro 8 pour pénétrer dans le Musée Poldi Pezzoli. Tout aussitôt, il lui semble avoir été enlevé dans le ciel de la grâce, arraché à l'enfer tumultueux de la métropole. Traversant ces vingt-deux salles claires, admirablement ornées, lumineuses et s'y reposant ça et là il connaîtra quelques heures d'enchantement serein.

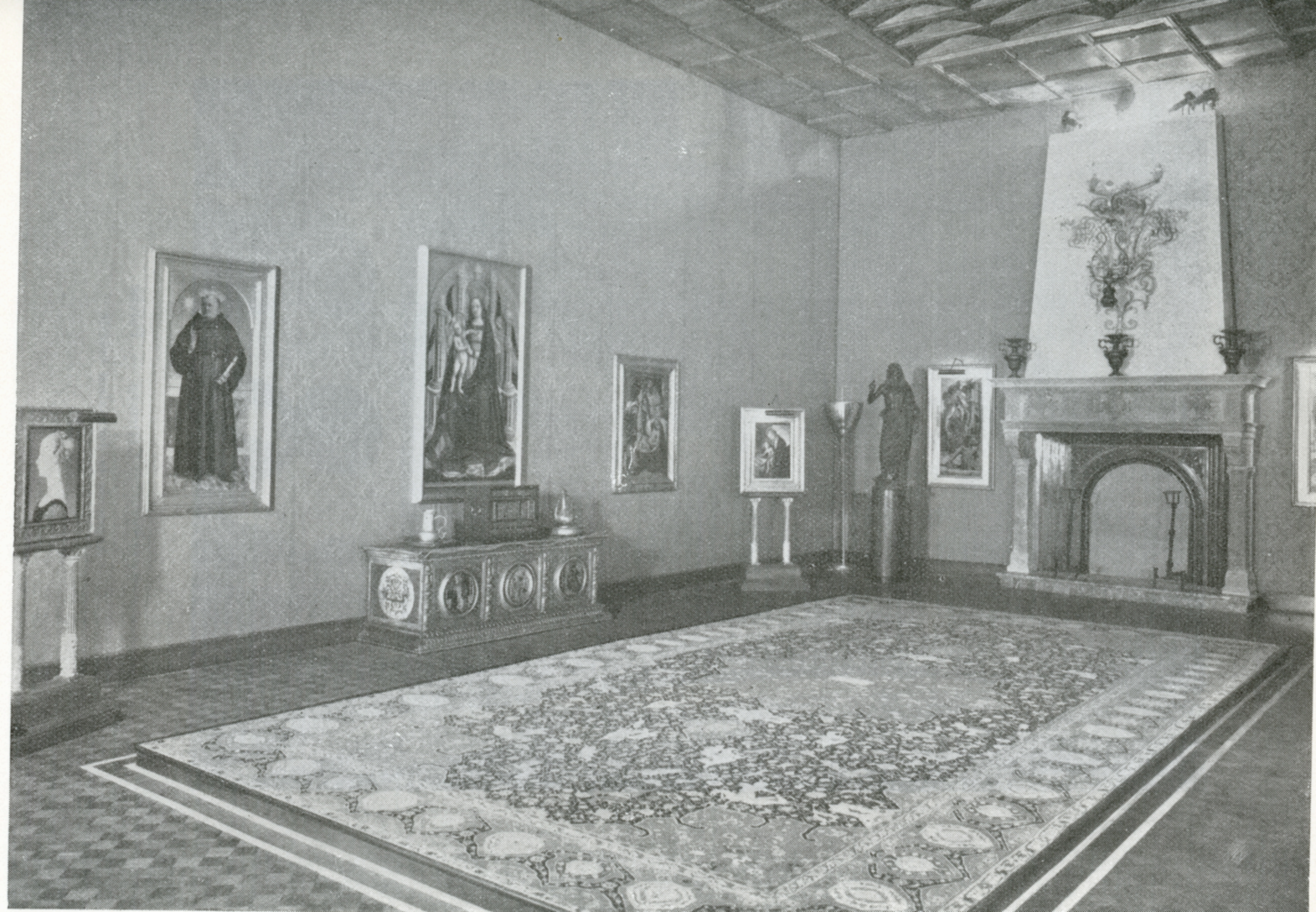
Quel homme sage et heureux que ce gentilhomme qui, au milieu du siècle dernier, sut employer si bien son argent et son temps en collectionnant les œuvres d'art les plus belles, les plus rares et les plus précieuses que pouvaient lui offrir églises, couvents et châteaux abandonnés où il dénichait, guidé par d'habiles gens du métier, dans les boutiques des antiquaires et aux foires de faubourg. De sa maison, il fit un véritable sanctuaire de la beauté ; il l'orna de précieux meubles, de toiles dues aux grands maîtres de toutes les écoles, de tapisseries historiques, de fresques, d'étoffes de grand prix, il y disposa des camées et des bibelots en or ou en bronze, de belles poteries, — de quoi remplir tout un musée. Enfin, il y plaça trente ou quarante armures de tous les styles et de tous les temps ; c'est même par les armures qu'il avait commencé, lui, le descendant de guerriers fameux ; mais plus tard, poussé par des amis peintres dont il avait fait sa compagnie, il se tourna vers les arts du pinceau et du ciseau, plus pacifiques et plus séduisants. Et sa maison ne devint pas un musée, mais fut le lieu où il demeurait avec sa mère. Il travaillait, il dormait, il administrait ses biens, il recevait femmes et amis sous le regard indulgent de saints austères et de petits seigneurs sévères, autant de personnages qui savaient garder les secrets entre leurs cadres d'or. Les madones au visage gracieux et fin de Luini, de Foppa, de Boltraffio, d'Oggione et des autres maîtres de l'école lombarde lui envoyaient de doux sourires du bout des lèvres. Contre le péril de certains nus insidieux, il avait cloué contre un des murs une œuvre bien faite pour lui ôter de la tête toute pensée frivole : le masque de Martin Luther par Cranach. Enfin, il y avait dans un angle, agenouillée en prières — est-ce pour son âme qu'elle priait ? — la chaste *Confiance en Dieu* de Lorenzo Bartolini.

A sa mort, survenue il y a quelque soixante-dix ans, ce noble collectionneur que fut le chevalier Gian Giacomo Poldi Pezzoli laissa tous ses biens à la ville de Milan et ouvrit, pour la joie de tous, ce qui avait été le temple de sa joie secrète. Et c'est alors que la maison de la Via Morone devint un vrai musée. Les bombardements du mois d'août détruisirent plafonds, parois et planchers ; mais les trésors renfermés dans ces murs avaient été mis en lieu sûr. Aujourd'hui, plafonds, parois et planchers sont reconstruits grâce à la diligence de M. Reggiori, architecte, qui sut adroitement remettre certaines parties en leur état ancien et en renouveler d'autres dans un style plus aéré ; tableaux et marbres, tapis, étoffes et tapisseries, meubles et panoplies, camées, colliers et porcelaines sont revenus parer la belle maison. Et les visiteurs, plus nombreux que ne l'avaient escompté les prévisions les plus optimistes, se pressent dans les salles.

Il est juste que le public aime ces musées petits, mais choisis, ces collections qui ne comptent qu'une trentaine de tableaux entourés d'objets précieux ; c'est ainsi que pour travailler paisiblement le savant préfère les petites bibliothèques aux grandes dans lesquelles les livres s'entassent en de redoutables montagnes qui repoussent le lecteur plus qu'elles ne l'invitent. Les galeries qui se mesurent en kilomètres de parois couvertes de tableaux fatiguent, effrayent et déroutent le visiteur qui en sort étourdi et non apaisé. Ici, au contraire, quelques heures suffisent : le visiteur peut regarder chaque objet. On peut s'y donner rendez-vous comme au café ou comme dans son propre salon ; et le temps que l'on passe à attendre la retardataire — fille, amie, fiancée — n'est pas perdu : ce n'est pas perdre son temps que de contempler le visage mélancolique d'une des plus adorables madones de Botticelli ou les trois bambins joufflus de la *Carità* de Cosmè Tura, les mains suaves des vierges d'Andrea Solari ou la florissante *Jeune Vénitienne* de Palma le Vieux ou encore les extraordinaires paysages de Jean Breughel. Le grand tapis de Perse qui recouvre presque tout le plancher du grand salon doré est un des plus anciens qui existent au monde : il date de l'an 1542 de l'ère chrétienne, 949 de l'hégire. Et puis : jetez un coup d'œil par la fenêtre : vous apercevrez le miracle d'un vieux jardin milanais que le cours des temps a respecté.

Michel Saponaro.

La photo ci-contre représente le salon doré : portrait fameux de Pollaiolo, tableaux de Bellini, Botticelli, Mantegna, Pier della Francesca, Bartolomeo Montagna, Antonio Vivarini. Le tapis est un chef-d'œuvre de l'art persan du XVI^e siècle.





Saint-Savin-sur-Gartempe — Porche
Anges de la Jérusalem céleste

7. La peinture romane

Comme la sculpture, la peinture romane a partie liée avec l'architecture. Et si l'archivolte, la façade ou le chapiteau imposent au sculpteur des cadres qui suscitent un art en le limitant, le mur offre au décor pictural un champ à la fois assez vaste pour qu'elle s'y développe à l'aise, assez divers aussi pour qu'elle s'y ordonne.

Le mur roman, pris au sens le plus large, c'est la paroi plane du narthex, les voûtes de la nef et de la crypte, la conque de l'abside, l'intrados des arcades. Le plus souvent, ce mur s'offre à nous dans la fière beauté de sa pierre nue. Mais il ne faut pas oublier que l'église romane, comme ses devancières carolingienne et mérovingienne, était très ornée, ou, pour mieux dire, très imagée. La foule des pécheurs et des pèlerins voyait par l'image, au delà de ses vicissitudes, un monde plus réel et plus assuré. Et l'image donnait tout leur sens aux choses de la terre.

La plus grande partie de ces peintures ont disparu : détruites par le temps et les hommes, laissées à l'oubli des siècles. Dans des cas plus heureux, mais plus rares, recouvertes d'un badigeon qui, voulant les abolir, les conservait. Si bien qu'il fallut, au sens propre aussi, les « découvrir ». En 1845, Prosper Mérimée, à qui tant de monuments doivent d'exister encore, publiait une « Notice sur les peintures de St-Savin-sur-Gartempe ». A sa suite, les recherches se multiplièrent favorisées parfois par d'heureux hasards.

Ce qui nous échoit aujourd'hui de ce trésor innombrable est à la fois dérisoire et magnifique. Pour la France, une centaine d'ensembles picturaux, parfois réduits à de minces vestiges — mais d'une qualité telle, d'une si belle vigueur d'expression picturale, d'un style si sûr, que nous nous étonnons d'un achèvement dont nous ne voyons pas les prémices. Car si le temps n'a guère épargné les peintures romanes, qu'aurait-il pu laisser subsister des siècles antérieurs ?

Il reste pourtant, en France, un témoin précieux de la peinture carolingienne (IXe siècle) : le Martyre de saint Etienne, qui orne la crypte de St-Germain d'Auxerre, et qu'on y a découvert en 1927. Pour le reste, nous sommes renseignés par les textes, qui célèbrent à l'envi l'importance et la splendeur de l'œuvre peinte, profane autant que religieuse, de la « renaissance » carolingienne.

La peinture romane n'avait donc pas à innover. Elle continuait une tradition, qu'alimentait d'ailleurs, outre une peinture murale encore abondante au XIIe siècle, l'enluminure des manuscrits.

On répartit communément aujourd'hui les peintures de la France romane en deux groupes, que distinguent à la fois leur domaine géographique et leur technique respective. Le premier comprend les peintures à fonds clairs de l'ouest, qui, du Poitou et de la Touraine, rayonnent vers la Dordogne et le Languedoc ; le second, les peintures à fonds bleus qui, de Cluny, s'étendent sur une partie de la Bourgogne et de l'Auvergne.

Les peintures de l'ouest, sans être des fresques au sens propre de ce terme, sont traitées à la détrempe, et leurs couleurs, sans s'incorporer à l'enduit du mur, le pénètrent cependant dans une certaine mesure. L'exécution reste rigoureusement « murale ». Pas de perspective. Des tons plats, sans ombres propres ni ombres portées. A peine parfois un modelé, obtenu par suggestion linéaire ou variations tonales. La palette chromatique est limitée : l'ocre jaune, une gamme de rouges, allant de l'ocre au carmin et au pourpre, du vert, du noir, du blanc et du gris ; le bleu n'apparaît que plus tard. Tons et valeurs sont distribués avec une entente et dans un sentiment très justes des rapports et des oppositions.

L'ensemble le plus significatif et le plus justement célèbre de cette « école » est celui de **St-Savin-sur-Gartempe**, à quelque quarante kilomètres à l'est de Poitiers. Tel qu'il s'offre aujourd'hui à notre contemplation, ce monument constitue le témoin le plus complet de la peinture romane. Sa voûte en berceau continu s'anime tout entière de scènes bibliques, tirées de la Genèse et de l'Exode, tandis que la décoration du porche est consacrée à l'Apocalypse, celle de la tribune à la passion du Christ, et celle de la crypte à des épisodes de la vie de saint Savin. Ce qui enchante ici, dans les peintures de la nef surtout, qui dominent nettement l'ensemble, c'est la lumineuse harmonie des couleurs, la sûreté et l'élégance du dessin, le graphisme savoureux du mouvement, qui rappelle en plus d'un endroit celui des sculpteurs languedociens.

La chapelle de **St-Gilles-de-Montoire** présente dans ses trois absides, celle du chœur et celles du transept, trois Christ de majesté, que recouvrait une peinture du XVe siècle. Une particularité iconographique digne de remarque, c'est que l'un des trois Christ est imberbe, conformément à l'ancienne tradition hellénistique ; de plus, il est peint selon le mode clunisien, dont il va être question plus loin.

La crypte de **St-Aignan-sur-Cher** offre, avec celle de Tavant, l'exemple d'un style que l'on est tenté de qualifier de « moderne » ; et il est de fait que le Christ de St-Aignan fait aussitôt penser à l'un des Christ de Rouault.

A **Tavant**, c'est, en plus, une fougue, alliée à une étonnante sûreté de trait, la vigueur et la grâce mêlées, la stylisation audacieuse du geste. Le Christ de Tavant est l'un des plus émouvants qui soient.

L'art pictural du **Liget** (Indre-et-Loire), d'une noblesse grave et sereine, contraste avec cette intensité dramatique. Les scènes de la vie et de la mort de Jésus sont empreintes d'une tendresse recueillie. Et la Vierge de la Dormition, entourée du Christ, des anges et des apôtres, selon une antique tradition. Une paix immense clôt ses yeux, ferme le pur ovale de son visage ; quelques traits, un rien d'ombre aux paupières...

Comparée à Tavant, la gamme chromatique, qui compte entre autres nuances six rouges et trois verts, est plus lumineuse, plus douce aussi.

On aimerait à s'arrêter encore à **St-Jacques-des-Guérêts**, à **Montmorillon**, à **Nohant-Vicq...** Mais venons-en au second groupe.

C'est celui de la peinture clunisienne.

Si rien ne survit du somptueux décor pictural dont s'ornait l'abbatiale de saint Hugues, fort heureusement, il existe un témoin : la modeste chapelle de **Berzé-la-Ville**, entre Cluny et Mâcon, qui renferme un ensemble d'une tenue exceptionnelle, qu'un heureux hasard mit au jour en 1887.

Sous ces voûtes désaffectées, un vigneron remisait ses fagots. Le badigeon égratigné laisse voir des couleurs vives qui étonnent le bonhomme ; il s'en ouvre à son curé. Le curé s'émerveille, avise qui-de-droit. On classe la chapelle, on dégage les fresques... Mais ce ne sont pas des fresques. C'est une peinture brillante, colle et cire, sur enduit sec.

Technique, iconographie, style, tout dans cet art diffère de ce que nous offrent les monuments dont nous venons d'examiner quelques-uns. Ici encore, toute l'église était peinte. L'abside seule a conservé sa décoration : dans la demi-coupoles, le Christ

en gloire, le majestueux Pantocrator byzantin, entouré de disciples et de diacres ; au soubassement, aux écoinçons, dans l'arcade triomphale, des saints de l'Eglise grecque, des saintes parées à l'orientale. Enfin, dans les arcades latérales de l'abside, deux scènes hagiographiques : un épisode de la vie de saint Blaise et le martyr de saint Laurent.

Que cette peinture soit d'inspiration nettement byzantine s'explique assez, semble-t-il, par les rapports constants que Cluny entretenait avec les monastères italiens, héritiers de la renaissance bénédictine du Mont-Cassin.

Les peintures de Berzé ont fait l'objet d'études très attentives. Fernand Mercier leur a notamment consacré une analyse dont il a publié les conclusions dans un ouvrage capital*.

Ce qui ne laisse pas de surprendre, c'est de rencontrer un ensemble pictural de cette valeur dans une humble chapelle rurale. On le comprend mieux lorsque l'on se souvient que ce prieuré était la retraite de prédilection de saint Hugues, et que le grand abbé y fit des séjours prolongés vers la fin de sa vie, à l'époque même où l'abbatiale s'ornait elle-même d'une somptueuse ornementation picturale.

Il semble raisonnable de conclure de ces circonstances à une datation assez précise des peintures de Berzé-la-Ville, qui sont très vraisemblablement antérieures à la mort de saint Hugues, survenue en 1109.

Les peintures de la **cathédrale du Puy**, à fonds bleu sombre, parfois presque noirs, semblent devoir se rattacher au groupe clunisien. L'influence byzantine y est évidente, particulièrement dans la grande Crucifixion de la Chapelle des morts et dans le saint Michel de la tribune nord du transept.

Plus que toute autre œuvre d'art, la peinture est la proie du temps. Et singulièrement la peinture murale, exposée à tout coup, impossible à mettre s'il le faut, en lieu sûr, et qu'il faut se résoudre à voir de jour en jour s'écailler, se dégrader, s'anéantir.

Ce que la nature a su faire pour sauvegarder, à travers vingt millénaires et plus, l'intégrité des peintures rupestres, nos chimistes sauront-ils le faire pour « fixer » les fresques romanes ? Ce ne doit pas être impossible.

Faute de pouvoir remédier à l'usure du temps, on a procédé, cela depuis un siècle, à des relevés, d'abord à l'aquarelle et en format réduit, puis, plus récemment en grandeur réelle sur toiles marouflées sur des formes d'architectures reproduisant les cadres originaux. C'est, on le sait, la formule du Musée des Monuments français, au Palais de Chaillot.

La solution catalane est différente : elle consiste à déposer les surfaces peintes elles-mêmes. C'est ainsi que l'on a réuni au Musée de Barcelone une collection unique de fresques originales, désormais beaucoup moins exposées à la destruction, et beaucoup mieux à la vue des spectateurs. Encore a-t-on dû sacrifier la belle convenance romane de l'œuvre peinte à son cadre architectural.

Solutions d'attente, certes, mais qui témoignent, par le soin qu'on y a mis, de l'intérêt que nous portons aujourd'hui à cet art médiéval si longtemps méconnu, et pourtant si proche de nous.

Comme la sculpture, la peinture romane enseignait aux illettrés « ce qu'ils ne pouvaient lire dans les livres ». Mais l'expression plastique ne se sépare point de l'image enseignante. Par une vertu d'intériorité et de transparence, elle ouvre sur un monde au delà du monde. Secret de tout ait sacré, que nous tâchons aujourd'hui à retrouver.

* Fernand Mercier : *Les Primitifs français*. — *La peinture clunisienne en Bourgogne à l'époque romane*, Picard, éd. — Sur l'ensemble de la peinture romane en France, voir surtout : H. Focillon, *Peinture romane*, Hartmann, éd.

NOTES DE LECTURE

Cécile

de Benjamin Constant. Ed. Gallimard.

A peine transposée, c'est l'histoire du mariage de Benjamin Constant et de Charlotte de Hardenberg. Il n'est guère possible d'écrire quelque chose de plus cruel en termes plus mesurés. Les dernières pages, qui relatent le voyage de Besançon, touchent à l'atroce. Sans cesse revient à l'esprit l'ultime ligne d'*Adolphe* : « ... on change de situation mais on transporte dans chacune le tourment dont on espérait se délivrer ; et comme on ne se corrige pas en se déplaçant, l'on trouve seulement avoir ajouté des remords aux regrets et des fautes aux souffrances ». Remords et regrets, fautes et souffrances, tel est le rythme constantien qui, dans ces feuillets glacés, se consomme en flammes vives. Incendie boréal : jamais le soleil n'a été moins chaud ; jamais sa lumière plus nette. Dans la neige lucide à force de blancheur, les ombres taillent d'irréparables crevasses. On supporterait mal que Benjamin y entraîne, ne fût-ce que des souvenirs, si lui-même n'avait choisi la plus glaciale pour lui. Expiation à froid.

R. B.

Retour à Cirgue

de Camille Bourniquel.
Editions du Seuil, Paris.

La famille Cérégnès finit en quenouille, l'histoire de ce déclin, on voit tout de suite que c'est une plume ferme qui la contera. Les qualités de style sont évidentes. Mais ces vieilles familles de province, en a-t-on vu tarir leur sang dans les trois cents pages de nos romans bourgeois ! Eh bien ! non, ce ne sera pas l'histoire d'une fin de dynastie. Une nièce apparaît qui va réveiller les vieilles tantes et réchauffer leur sang. On tremble, on voit se profiler sur les cimes pyrénéennes l'ombre de ces dames aux chapeaux verts. Respirons : la nièce est une sottise, sans cervelle ni tempérament. C'est au goût de la couleur locale qu'elle devra l'œuf de coucou allégrement aban-

donné au vieux nid quand elle s'envolera d'une aile légère. Bâtard peut-être, Titus, mais authentique rejeton des Cérégnès en qui revivra la race. Voire ! son sorcier de père l'a gratifié d'un sang neuf. Il faut vingt ans pour qu'en lui il parle, il parle enfin.

Chemin faisant, d'autres perspectives romanesques se sont ouvertes et se sont refermées. L'originalité de ce roman, c'est sans doute de tout refuser. Sobriété, sévérité, imposée pour finir par ce pays cathare à l'un de ses fils qui s'apprêtait, semble-t-il, à écrire une œuvre pittoresque ou haute en couleurs. On ne regrette rien.

R. T.

Un homme d'Ouessant

par Henri Queffelec.
Editions du Mercure de France.

Bons cœurs et mauvais caractères, mieux compris et aimés de Dieu que de leur recteur, les héros de Queffelec sont frères jumeaux et on les retrouve inchangés d'un roman à l'autre. Mais je précise : avec le même plaisir. Cette uniformité, on la reprocherait à l'auteur s'il montrait quelque prétention au roman psychologique. Ce qui n'est pas. C'est de romans poétiques qu'il s'agit. Les îles bretonnes, Sein ou Ouessant, les marées, les courants, mystérieux receleurs de poissons ou d'épaves, les tempêtes, qu'elles se déchaînent sur Douarnenez ou convulsent de lames et d'écumes le Fromveur, de cet Océan — nous serions tenté de dire natal — vient le souffle épique qui empoigne le lecteur. On en perd la respiration, on la retrouve dans l'optimisme du dénouement où s'apaise toute mer.

R. T.

La Falaise

d'Ivan Gontcharov. Editions Plon, Paris.

C'est long, trop long — et pourtant cela se lit sans ennui et l'on va jusqu'au bout. Mais la tentation prend souvent de lire en diagonale. Nous ne sommes plus faits sans doute pour ces lenteurs — le livre a été écrit en 1868 — ces explications complètes, ces analyses où le

romancier précise jusque dans le détail ce que pensent ses héros, et ce que vous devez penser d'eux. Plus que l'art de Gontcharov qui est grand — il excelle dans les dialogues, naturels et vivants — c'est une conception périmée du roman qui est en cause. Pour peindre ces vies qui coulent lentes et secrètes en attendant les orages de la passion, ces vies dont la Volga, ici tellement présente, est comme le symbole, il faut plus qu'un grand talent. Mais le lecteur patient trouvera pour finir sa récompense.

R. T.

La Peinture vénitienne

par Pierre Poirier. Editions Albin Michel.

Abondamment et fort bien illustré, ce livre n'est cependant pas ce qu'on appelle un livre d'art. Il se donnerait plutôt pour une étude sur la peinture vénitienne, et son auteur pour un critique. Dans la mesure où ils soutiennent — le livre et l'auteur — ce propos, ils intéressent. On goûte un commentaire des œuvres qui s'arrête trop tôt cependant et décrit plus qu'il n'analyse. Si bien que si intention philosophique il y a, elle est, nous le regrettons, insuffisamment esthétique. Cela, pour n'avoir pas voulu renoncer à la « littérature ». On voit l'auteur déclarer : « Les mots défont devant l'infini des nuances ». Nous en sommes marrés pour eux, ils n'ont pas à défailir ; ils ne défailiraient pas s'ils ne cherchaient à rivaliser dans le lyrisme avec la couleur vénitienne. Il faut choisir : on est poète ou critique, rien n'empêche qu'on soit tantôt l'un, tantôt l'autre, mais le lyrisme à propos du lyrisme des autres, non.

Cette réserve faite, voilà un livre qui familiarisera avec les œuvres des grands Vénitiens.

R. T.

Saint-Simon par lui-même

par François-Régis Bastide.

« *Ecrivains de toujours* », Ed. du Seuil.

« On a beau aimer en tout Saint-Simon... » dit M. Bastide. Aimer en tout ! on ne lui en demande pas tant, rien n'est aussi fastidieux que l'hagiographie, et un écrivain, un homme, perd toujours à cette tentative d'embaumement. Mais ai-

mer, « se passionner pour » même avec un peu de partialité, c'est ce qu'on attend d'un critique qui a choisi — je le suppose — l'objet de son étude. Or M. Bastide n'aime pas Saint-Simon, en dépit de cette phrase qui me fait penser qu'il croit l'aimer. L'homme Saint-Simon lui apparaît proprement incompréhensible. Il l'explique, le « démonte » fort bien — c'est autre chose — mais avec une malveillance lucide qui fait du « petit duc » un oiseau rare, un être à peine humain perdu de méprisables marottes, au demeurant grand écrivain. C'est peut-être ce qui irrite M. Bastide. « Amères litanies » dit-il des Mémoires, « qui dessinent les gestes, toujours les mêmes, jusqu'à l'écoeurement, de tous les hommes ». Ecoeuré donc de cette mascarade trop bien prise au sérieux, M. Bastide lit de travers et prend Mme la Duchesse pour la Dauphine-Bavière (et non la Dauphine de Bavière, comme il dit) et fait duc le Comte de Toulouse, Saint-Simon en aurait rugi. Allons, il y a là de l'amour déçu ! Il cherchait un homme et trouve un style ; c'est un drame en un sens, on nous y intéresse, d'autant que le critique ne manque ni d'intelligence, ni d'esprit.

R. T.

C'est un champ de bataille

de Graham Greene. Ed. Laffont, Paris.

Est-ce que parce que ce roman de jeunesse tient la promesse de son titre que d'abord il déconcerte ? C'est un champ de bataille que la vie, et chacun n'y est occupé que de protéger, sinon sa propre existence — personne n'y tient beaucoup, pas même le condamné à mort dont la peine peut être commuée — mais ce qui lui donne du prix : amour ou plaisir, action sociale ou travail solitaire. Trop de personnages d'abord se disputent furtivement notre attention, et aucun ne l'accroche. Il faut qu'apparaisse Milly, émouvante parce qu'elle est humaine, et souffre, et lutte avec simplicité pour que se crée l'atmosphère et s'impose le talent de celui qui n'avait pas encore écrit « La Puissance et la Gloire ». Ce roman d'apprentissage, si l'on veut, témoigne de moins de maîtrise, nous semble-t-il, qu'« Orient-Express » qui l'avait précédé.

R. T.

Absalon ! Absalon !

de William Faulkner. Ed. Gallimard

Raconter un roman de Faulkner, ça ne se fait pas. Non que manque la matière romanesque. Ici comme ailleurs, nous avons notre content de crimes ; pourpre du feu, du sang, d'autant plus avivée qu'on s'extermine en famille, et si l'inceste ne s'accomplit pas !...

Aux fraticides Sutpen sert de prestigieux encadrement le grand fraticide d'une guerre civile. La Sécession pourrait apporter une solution somme toute élégante aux haines privées, elle n'a garde, le Destin ne se laisse pas piper : une balle yanquie, ce serait trop simple, il ne s'agit pas de permettre le soupir de délivrance aux témoins de la tragédie. Et si vous avez eu la naïveté de croire d'abord que le hasard faisait mal les choses, revenez de votre erreur, il n'a où se nicher sur ce grand roc désolé de l'âme du Sud. Son apreté inattaquable, elle a nom ressentiment.

C'est ce qu'avec une habileté infernale — le Démon, ne serait-ce lui plutôt que son héros ? — Faulkner nous découvre, lentement, savamment, nous roulant chemin faisant aux remous des erreurs, communes à ceux qui interprètent et jugent, en se trompant comme il se doit. Le traitement que nous subissons, lecteurs acharnés à découvrir cette vérité qui se dérobe, il n'est pas doux. Cette vérité est d'une simplicité dérisoire, d'où vient qu'elle est implacable et nous écrase de son poids de mort ! Nous avons, avec acteurs et récitants, consenti à tout, pour finir. A l'inceste aussi, pas de pharisaïsme. Nous sommes roulés. Mais il y a cette goutte de sang noir qui fait déborder le vase des destinées. Nous consentirions encore, nous. Cette âme du Sud, non. Le jeu, c'est elle qui le mène, inclinons-nous. Non sans que la révolte nous souffle que ça ne pourra pas toujours durer.

Nous comprenons tout maintenant, en comprenant encore moins. C'est bien ce qui nous arrive aussi à la fin d'« Oedipe-Roi ». De tant de clartés aberrantes se compose un brasier où croûle à jamais l'entreprise d'un homme acharné qui jouait lui-même son dessein modeste — courage et perspicacité suffiraient, pen-

sait-il — : se perpétuer en un fils, rien de plus !

Et pour ce faire, il (Sutpen) descend des montagnes, traîné, poussé, porté, c'est un beau moment épique, celui où le destin se met en marche. « Il ne se rappellerait pas si ce fut l'hiver, puis le printemps, puis l'été qui les rattrapèrent et les dépassèrent sur la route, si c'était eux qui, pendant leur descente, avaient rattrapé et dépassé les saisons l'une après l'autre, ou bien si c'était la descente elle-même qui avait fait cela et qu'ils n'eussent pas voyagé parallèlement au temps mais plutôt descendu perpendiculairement à travers la température et le climat... » Le reste va de soi, il subit l'humiliation, conquiert la fortune, la femme « dont il devait dire... qu'il l'avait trouvée impropre à servir ses desseins et qu'il l'avait répudiée ». Autre ressentiment d'où naît son dessein (à elle) qui ruinera son dessein (à lui). Où s'est glissée l'erreur ? Il mourra sans le savoir, mais sans s'être jamais avoué vaincu, d'où le second mariage, et la mort violente du patriarche, rien moins que luxurieux en dépit de l'apparence. Ça se raconte donc, pour finir ? Peut-être en commençant par la fin, ou en plaçant au début la Prophétie, car cet enchaînement de faits qui broient un homme était donné d'avance dans ce monde sans salut dont le titre nous rappelle qu'il est celui de l'Ancien Testament.

Et par une sorte de miracle, jamais héros de Faulkner n'ont été plus humains. Jamais plus humains qu'Henry, le frère-ami, que Charles surtout, le fils renié qui meurt de n'avoir pas été reconnu. Une humanité moins fascinée par le Destin chez le père, un geste, un mot qui lève l'exclusive, le Destin était joué. Plus poignante que la douleur sans larmes de Judith, que l'horreur d'Henry acculé au fraticide, nous semble, si sobre, si volontairement discrète, cette nostalgie du geste, du mot qui traite un fils sinon en fils, du moins en homme. Rien de plus implacable, de plus farouche que le silence qui consomme tout.

« Pourquoi est-ce que tu hais le Sud ? — Je ne le hais pas... Non, non, je ne le hais pas ! Je ne le hais pas. » Sur ce cri qui se fait nôtre se clôt un très grand livre.

Raymonde Temkine.

Le beau monstre

par Janine Marat. Editions Julliard.

Encore un roman dans lequel une étudiante s'éprend de son professeur, mais Dominique, non plus courageuse, mais plus orgueilleuse que d'autres en proie au démon de « l'intellect » analysera sa passion avec lucidité et âprement luttera contre son amour jusqu'à cette défaite finale qu'est le suicide — suicide manqué, du reste. Des passages trop longs consacrés aux réflexions et aux méditations philosophiques de l'héroïne n'élèvent rien aux qualités d'un livre très bien écrit, au style d'une précision et d'une sobriété exemplaires, livre qui, heureusement n'a rien de l'autobiographie. Ce premier roman d'un auteur très jeune est une belle promesse.

V. M.

Capitaine de la route de New-York

par Edouard Peisson. Editions Grasset.

Ecrivain de la mer, Peisson raconte les épisodes dramatiques d'un naufrage et d'un sauvetage. Romancier, il nous les fait décrire par les hommes qui s'y trouvent mêlés, et c'est avec eux, par eux, que nous les vivons. Mais si ses dissertations précises révèlent l'ancien marin et savent la partie documentaire de son livre, la psychologie de ses personnages est plus conventionnelle et ne parvient pas à nous intéresser.

V. T.

Que pense Albert Schweizer ?

par Henry Babel. Ed. Jeheber, Genève.

A dire vrai, ce petit livre est plus une introduction au protestantisme libéral qu'à la pensée de l'illustre docteur. Par quoi il est un peu décevant. Notons cependant le premier chapitre qui donne une brève biographie de Schweizer, et le septième, consacré à sa pensée philosophique, qui montre comment l'action naît chez lui tout naturellement d'une méditation sur le problème de la souffrance. C'est l'essentiel, s'il est vrai que nous admirons chez Albert Schweizer non un protestant libéral, mais un homme qui a su joindre l'action à la pensée, être un prince de l'esprit et renoncer à l'esprit pour se vouer à la charité.

Jl. C.

Circonstances

par Robert Rovini. Editions Iles de Lérin.

Curieusement présenté, cet inégal et long poème d'amour est parcouru souterainement — si on peut dire — par une belle veine qui affleure souvent en vers dont on fait sa joie :

*Tu sais tomber au fond de moi
comme un oiseau
avec le ciel entre ses ailes refermées.*

V. M.

Pour ceux qui vont en Italie :

Il n'est pas toujours facile de se procurer des ouvrages sur les grandes œuvres qu'on va y admirer. C'est ce qu'a fort bien compris l'éditeur Del Turco en fondant sa collection du *Dragon*. **La Chapelle Sixtine, Le Palais ducal de Venise, La Place des Miracles (Pise), le Couvent de San Marco, les Chambres de Raphaël**, tels sont les premiers titres parus, et l'on nous en promet plusieurs autres. Chacun de ces livres, fort d'une soixantaine de pages environ, comprend un texte détaillé et précis, nullement comparable à celui des brochures-à-tout-faire distribuées un peu partout aux touristes. L'illustration y est abondante, la photo très nette, le choix intelligent. On ne saurait trop recommander cette collection qui témoigne d'un effort de vulgarisation sans fausse concession. Il faut savoir gré à l'éditeur de se rappeler si opportunément que le touriste est, parfois aussi, un honnête homme. Ne pourrait-on pas (c'est la seule réserve), lui conseiller de faire revoir certaines traductions par des yeux plus sévères ? Le français tombe quelquefois dans des fantaisies qui charment dans la bouche d'un Italien, mais qui deviennent irritante quand l'accent n'y est plus.

R. B.

Lettre de paix à un homme étranger

par Manuel Arce.

Ed. Seghers. Coll. «Poètes d'aujourd'hui».

Le poète espagnol rejoint Whitman dans son amour de l'homme, son besoin de fraternité, d'universalisme :

*Mon ami, je ne sais rien de toi,
et pourtant je te sens battre en moi-même,
ce qui est bien suffisant pour t'écrire.*

Mais Arce est aussi un romantique brûlé de mélancolie et de ferveur pour l'aimée et pour la patrie :

Et si je te disais, Espagne, que pour moi tu es le pain chaud et bon qui nous vient du blé...

Que tu es pour moi tout ce qui se chante...

V. M.

Cent cinquante ans de vie payernoise, 1803-1953

par Albert Burmeister.

En cette année 1953, tous les journaux et plusieurs ouvrages ont tenu à saluer dignement le 150^{me} anniversaire de l'entrée du canton de Vaud dans la Confédération suisse.

Et, après tous ces travaux, d'ailleurs pleins d'intérêt, qui répètent tous la même histoire, mais vue sur des plans et sous des angles différents, j'ai été vivement intéressé par l'ouvrage qu'Albert Burmeister a consacré à celle, plus restreinte et plus immédiate, donc plus accessible, de sa ville. D'autant plus que Payerne peut se flatter d'avoir su, durant ces cent cinquante années, jouer un rôle souvent déterminant dans la vie vaudoise, et fut tout ensemble l'actif foyer d'où sortirent nombre d'hommes qui occupèrent une place enviable dans la vie publique et d'où rayonnèrent des foules d'idées, ainsi que le centre d'une importante région du canton, où se cristallisèrent et s'affirmèrent, aux confins du pays, les directives et les tendances souvent hâtivement mûries par une capitale à la fois proche et lointaine.

L. B.

Dufy

de Georges Besson, Editions Braun.

L'auteur le qualifie tantôt de gentil, de farfadet, de magicien, et c'est bien un peu de tout cela qu'il est fait, ce peintre. Met-il le doigt sur une maison, les murs s'ouvrent tout grand pour nous livrer l'intimité joyeuse de leurs hôtes ; se promène-t-il à la campagne à l'époque des moissons, les épis d'accourir, telle une troupe de lutins malicieux ; va-t-il au concert, c'est pour surprendre l'arabesque espiègle qui vole des instruments aux musiciens, des musiciens au public

quand elle ne s'accroche pas aux lustres pour finir ! Et ce n'est pas le moins piquant que ce robuste Normand donne si bien la main à Mozart. A moins que ce ne soit justement l'indice que, pour Dufy, il n'est de vie, et donc d'enfance, qu'en musique ?

R. B.

Poèmes pour tous

de Paul Eluard.

Les éditeurs français réunis :

Choix de poèmes 1917-1952.

Choix dirigé, observeront certains, le contraire d'une anthologie, en tout cas. Mais qu'importe si nombre de poèmes, n'ont pas trouvé place ici. Que ceux qui y figurent se fassent avant tout l'instrument d'une foi communiste, il n'importe pas davantage, pourvu que l'instrument sonne juste. Avouons donc sans réticence que chez Eluard le poète et le communiste sont une seule et même voix. Lui-même s'en explique : « La circonstance extérieure doit coïncider avec la circonstance intérieure, comme si le poète lui-même l'avait produite. Elle devient donc aussi vraie que l'émotion amoureuse, que la fleur enfantée par le printemps, que la joie de construire pour ne pas mourir ». On ne s'en avise jamais mieux qu'en lisant (ou relisant) ces poèmes.

R. B.

Premier Canope

par Charles Noyer.

Editions Marbeau, Neuchâtel.

Pureté, grâce un peu gauche, sincérité qui relèvent encore de l'enfance rendent sympathique ce premier livre d'un jeune poète. Cependant — peut-être me trompé-je — certains vers me semblent écrits sous le coup de l'exaltation. Que M. Noyer y prenne garde : elle retombe. Poèmes pour l'aimée et pour le « Tout », poèmes traversés par un grand désir d'unité, de fusion totale :

La pierre fusionne

Avec la fleur divine,

L'oiseau repeuple les mers

Et les mollusques volent aux cieux.

Belle présentation d'une nouvelle maison d'éditions.

V. M.

ÉCHOS * PROJETS

Quaderni di critica (Trévisé) No 4.

Ce numéro est presque entièrement consacré à l'œuvre du poète Gino Rovida. Traduction en italien de poèmes d'auteurs français et suisses.

Poésie 54

Organe du club de poésie fondé par Pierre Seghers. Renseignements utiles sur prix littéraires et revues ; bons articles sur Verlaine et A. Machado entre autres.

Les Faux-Nez

Dimanche 29 novembre, un ciel immensément bleu au-dessus de la ville, des rumeurs de match un peu partout, et, pendant ce temps, pour une poignée de spectateurs, les Faux-Nez jouaient *Sisyphé et la Mort* de Robert Merle, suivi d'*Escurial* de Ghelderode ; mais où étaient-ils, les amis de Pour l'Art tandis qu'Apothéloz et sa troupe menaient, du fond de leur Cave, le plus rude combat qui soit ; il s'agissait bien de ciel bleu ! Qu'on n'aille tout de même pas confondre les « varappeurs » des Tours d'Ai avec Sisyphé, et les hurlements d'une foule « sportive » avec les cris d'un roi terrassé par la souffrance et la folie ! En pesant mes mots, je dis que le spectacle des Faux-Nez était une grande chose, une très grande chose. Tant que les Faux-Nez maintiendront le théâtre à ce niveau, Lausanne pourra s'enorgueillir d'être, plus qu'un site, plus qu'un stade, une scène mémorable.

R. B.

Mise au point

Notre ami, Arnold Neuweiler, nous fait observer à propos de l'article *Réalités Nouvelles* (No 33, p. 28), que l'album que nous critiquions n'est pas une revue, mais le catalogue d'une exposition. D'où l'impossibilité de mettre plus d'une reproduction pour chacun des 150 artistes qui ensemble exposaient plus de 800 tableaux.

Gravures

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent acquérir à notre Secrétariat les belles estampes éditées par le Club des Arts.

Nous rappelons aussi nos propres gravures. Il ne reste plus que 3 exemplaires du texte de Gustave Roud, *Etoile* ; 7 de *Reconnaissance* (Jl. Cornuz) avec la gravure de J.-P. Kaiser ; quelques exemplaires de 3 autres. Hâtez-vous !

Chevroux, village vaudois

Imp. Dorthe, Payerne

Monographie par plusieurs auteurs, parmi lesquels Henri Perrochon qui rappelle ici l'œuvre du regretté W. Thomi.

Rencontres mensuelles

La prochaine aura lieu le *jeudi 4 février*, au Grand-Chêne, dès 19 heures. Nous aurons le plaisir d'y rencontrer Catherine Colomb. Eric de Montmollin présentera l'écrivain, qui a accepté de répondre aux questions qu'on pourra lui poser et de lire quelques fragments de ses romans.

Châteaux en Enfance et *Les Esprits de la Terre* de Catherine Colomb ont suscité les critiques les plus vives et aussi le plus grand enthousiasme. Sa manière de composer un livre, son style à « plusieurs temps », peuvent en effet dérouter certains lecteurs (Ramuz, lui aussi, n'a pas toujours été compris...). C'est avec d'autant plus de plaisir et de profit que les amis de Pour l'Art viendront l'entendre.

VOYAGES

PROGRAMME 1954

Le Languedoc préhistorique et médiéval

du 4 au 12 avril (9 jours) - Fr. 375.—

(Voyage accompagné en autocar) : Lausanne - Genève - Lyon - La Chaise-Dieu - Conques - Rocamadour - Souillac - Lascaux - Les Eyzies (grottes préhistoriques) - Cahors - Moissac - Toulouse - Albi - Carcassonne - Narbonne - Sète - Montpellier - Nîmes - Pont-du-Gard - Uzès - Montélimar - Valence - Lausanne.

L'Espagne - Circuit des deux Castilles

du 4 au 15 avril (12 jours) - Fr. 540.—

(Voyage accompagné) ; chemin de fer Lausanne - Barcelone. Avion Barcelone - Madrid et retour. Autocar : Madrid - L'Escorial - Ségovie - Burgos - Valladolid - Salamanque - Avila - Tolède - Madrid.

Les grandes cathédrales

du 12 au 18 juillet (7 jours) - Fr. 290.—

(Voyage accompagné) ; chemin de fer Lausanne - Paris et retour. Autocar : Paris - Senlis - Beauvais - Amiens - Noyon - Laon - Reims - Paris - Chartres - Paris.

Vienne - Munich

du 11 au 18 juillet (8 jours) - Fr. 290.—

(Voyage accompagné, centré sur l'étude de la peinture) ; chemin de fer Lausanne - Zurich - Vienne - Munich - Lausanne.

L'Italie du nord

du 17 au 23 octobre (7 jours) - Fr. 315.—

(Voyage accompagné, centré sur l'étude de l'art chrétien) ; chemin de fer Lausanne - Milan et retour. Autocar : Milan - Bergame - Brescia - Vérone - Padoue - Venise - Ravenne - Bologne - Modène - Parme - Milan.

Les prix sont donnés à titre d'indication : il se peut que les circonstances nous entraînent à les modifier. Programmes détaillés et tous renseignements au

SERVICE DES VOYAGES POUR L'ART

Lausanne - Chemin des Aubépines 5 b - Téléphone (021) 24 23 37